

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 AOUT 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par Ed. Cabrette.—Femmes Révées par Firmin Picard.—Le marquis de Montcalm, par Ed. Plachut.—Le premier zouave canadien.—Petite fable.—Poésie : Le jour du Seigneur, par Joseph Liesse.—Cinq ans plus tard, par Laurette de Valmont.—Le sommeil du Berger.—Poésie : Inutile cognée, par Chs Talbère.—Enfants et vieillards, par le chanoine d'Agrigente.—Rêverie : La nuit, par Paul Calmet.—M. Henri Barbeau.—Souvenirs de Rome, par Léon Descaries.—Combat d'un lion et d'un taureau.—Petite poste.—Un quadrille peu banal, par J.-E. Fortier.—Monologue : Etre Blonde, par Henriette Bezançon.—Courrier de la Mode, par Blanche de Gély.—Renseignements divers.—Devinette.

GRAVURES : Combat entre un lion et un taureau, à Roubaix, France.—La mort du marquis de Montcalm (double page).—Mode : Nouveaux modèles de coiffures.—Portrait de M. Henri Barbeau.—Gravure du feuillet.—Devinette.—Un poste dangereux.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les Américains du sud des Etats-Unis sont en train de donner au monde entier une excellente idée de leur degré de civilisation.

Après avoir fait périr de misérables nègres et avoir mutilé des enfants, il y a quelque temps, ils se reprennent de fureur contre de pauvres émigrants, et les voilà qui lynchent cinq Italiens, d'un coup, à Tallulah.

C'est une répétition des meurtres de la Nouvelle-Orléans, en 1890.

A ce propos, un de nos confrères se demande quelle serait l'attitude de la Grande République si on lui apprenait, soudain, que cinq de ses citoyens ont été mis à mort, sans forme de procès, en Italie ?

Vous faites-vous une idée de l'immense cri d'indignation que pousseraient nos voisins et de l'ardeur qu'ils mettraient à exiger une réparation éclatante ?

Vous vous rappelez tous l'explosion du Maine, dans le port de la Havane, et ses résultats pour la malheureuse Espagne, qui n'était peut-être pas coupable, et qui, en tous cas, ne devait pas mériter la terrible punition qu'on lui a infligée ? Ceux qui n'étaient pas intéressés dans cette lutte d'un géant contre un nain, n'ont pas manqué de faire de tristes réflexions sur cette pénible guerre

L'Italie a dressé une note au sujet de ces lynchings, au gouvernement des Etats-Unis, mais nous ne croyons pas que ce dernier prenne la chose en sérieuse considération. Les Anglo-saxons de l'Amérique septentrionale ont une trop haute idée de leur supériorité pour faire des excuses à une nation européenne. Qu'est-ce qu'un Italien comparativement à un Américain ? Bien peu de chose ! Si nos voisins se sentent les plus forts, ils ne manqueront pas de rééditer la fable du loup et de l'agneau avec une légère variante, et l'Italie en sera pour ses frais.

Ce qui ne m'empêche pas de croire que la chose ne se serait pas passée de même si les rôles eussent été renversés.

* * * *

Certes, je ne nie pas les qualités du peuple américain, mais je conteste ses prétentions à la perfection absolue, qu'il serait à la veille d'atteindre s'il fallait en croire ses écrits et ses paroles. De récents succès l'ont enflé à un tel point qu'il est bon de le descendre du piédestal où il se place volontiers pour s'offrir à l'adoration des autres peuples, sans quoi, il croira que possession vaut titre et il deviendra intolérable. Un peu d'humilité et de respect ne lui ferait pas de tort, mais qui se chargera de les lui inculquer ?

* * * *

Et ce que nous disons des Anglo-saxons du pays limitrophe, nous pourrions le dire de bon nombre de ceux qui demeurent en ce pays.

C'est un cliché banal des journaux de langue anglaise, de dire que les Canadiens-français ne sont que des ignorants et que les illettrés pullulent dans la province de Québec. Un journal hebdomadaire de cette ville vient de relever, à ce propos, un fait qui nous venge de bien des injures. Il nous montre un état de choses encore plus répugnant que celui que l'on nous reproche, sans raison. Lisez bien :

MARMORA, 18 juillet. — A l'enquête tenue sur la mort de la fille de James McCoy, âgée de 16 ans, que l'on suppose s'être empoisonnée avec de la strychnine. Laura Maybee, 9 ans, fille de McCoy a été interrogée, mais pas sous serment. Elle a dit : *Je n'ai jamais été à l'école je ne sais pas s'il y a un Dieu ; jamais les prédicateurs ne visitent notre maison ; je ne sais ni lire ni écrire.*

Dire que c'est l'enfant d'un citoyen d'Ontario !

Nous pouvons avoir des illettrés (et encore leur nombre diminue rapidement), mais nous n'avons pas d'enfants élevés comme des petites bêtes, sans la connaissance d'un être supérieur. A neuf ans, nos enfants savent leur cathéchisme, leurs devoirs envers le prochain et envers le Dieu Créateur.

* * * *

Et pour changer de sujet du tout au tout, vais-je me risquer de vous parler de nos banques ? La chose n'en vaut plus la peine. Le premier moment d'affolement passé, les déposants ont compris qu'ils ne jouaient pas un beau rôle et les conseils de nos concitoyens éminents ont été écoutés. La peur faisait des ravages chez les petits déposants surtout. Il est vrai que, d'ordinaire, ce sont eux qui ont le plus de misère à faire des économies et qu'ils tiennent à leur argent avec d'autant plus d'âpreté qu'ils l'ont gagné péniblement. Mais il n'y avait pas de raison pour agir ainsi. Les affaires vont bien partout, le commerce est florissant, l'industrie prospère, nos banques ne peuvent manquer de se ressentir de cet état de choses et il aurait été malheureux qu'on n'eût pas compris cela. Bref, la panique est passée et l'ordre règne... à Montréal.

* * * *

Il reste bien la liquidation de la banque Ville-Marie, dont le nom français a trompé tant des nôtres, mais les comités de vigilance qui s'établissent partout vont se rendre compte de la manière dont leurs fonds ont été administrés et les coupables (si coupables il y a) n'échapperont pas au bras vengeur de la justice.

En attendant, soyons calmes, et ne nous exposons pas à détruire nos institutions financières.

EDOUARD CABRETTE.

FEMMES RÉVÉES

Un peu de bienveillance, mais aussi beaucoup de ce sentiment bas que Fénelon a dépeint comme la cause du malheur des peuples et des individus ont accueilli le beau livre de M. Albert Ferland, l'un de nos meilleurs versificateurs, l'un des premiers de nos poètes canadiens au point de vue de la forme.

Nous n'éprouvons nul désir de défendre M. Ferland contre ses détracteurs ; son esprit est trop au-dessus de ceux que le grand archevêque de Cambrai a marqués comme déshonorés par ce sentiment qui ne supporte pas l'ombrage des plus modestes lauriers.

Cela dit à l'honneur du gracieux poète, nous allons l'examiner—ou plutôt, examiner son œuvre nouvelle—au point de vue chrétien.

C'est un chrétien, en effet, que ce poète, c'est un fier catholique. Timide d'une timidité de jeune fille quand il s'agit des questions qui agitent habituellement les humains, vous le voyez s'animer, se grandir, dès que la religion, nos prêtres, la morale sont attaqués : il est alors persuasif, éloquent, incisif et même très mordant—parce qu'il est très instruit en matière religieuse, parce qu'il est convaincu, parce qu'il aime Dieu et l'Eglise par-dessus tout.

Dans tous ses écrits, sans apprêts, sans affectation il est religieux, profondément religieux. Etudions-le dans le bijou qu'il vient d'éditer, voyons ce que c'est que ses Femmes révées.

Je commence par ses *Litanies de la Femmes* :—n'at-on pas eu la simplicité naïve de lui reprocher ces vers délicieux, sous l'insidieux prétexte qu'un poète de France (Baudelaire), a adressé sous cette forme des supplications à *Saton* !—Je le demande au plus prévenu : quel rapport peut-il exister entre ceci et cela ? Je vous le demande aussi : est-il interdit de composer des tragédies, parce que Racine ou Corneille en ont écrit, ou de parler des *Précieuses*, sous prétexte que Molière a si bien fustigé les *Précieuses* ?... —Dans ses *Litanies*, il a soin de donner l'origine de la Femme : chef-d'œuvre de Dieu, ce qu'il nous rappelle quelques lignes plus bas. Et si, dans des vers d'une facture irréprochable, il s'incline devant "celle qui sait, d'un baiser, pacifier nos cœurs et tempérer nos fièvres," n'est-ce pas tout naturel : "elle porte dans l'âme le vestige éclatant du passage de Dieu !"

Ses *Chants d'Amour*, traduits du *Cantique des Cantiques*, semblent une évocation du majestueux épithalame de Salomon ; il y a, dans ce dialogue admirable, une forte empreinte de la poésie orientale à la magnificence de laquelle notre pauvre langue française ne se prête pas aisément. Il faut comprendre ces textes sacrés pour en goûter les extatiques beautés. Jamais je n'ai entendu, sans la plus profonde émotion, les paroles de l'Eglise aux fêtes de la sainte Vierge ; on me permettra de transcrire une des antennes des Vêpres : "*Nigra sum, sed formosa, filia Jerusalem : ideo dilexit me Rex, et introduxit me in cubiculum suum.*"

C'est simplement ravissant.

Il n'est pas aisé de traduire nos livres saints ; mais on ne pourrait le faire avec plus de délicatesse, de sentiment profond que M. Ferland ne l'a fait dans *Beauté des Epoux*. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ce chant :

L'ÉPOUX

*Vois donc, ma sœur, épouse, ô fontaine scellée,
Comme ton corps est scelle et d'aspect gracieux !*

L'ÉPOUSE

*Vois donc, ô mon époux, ô lis de la vallée,
Comme en toi toute chose est parfaite à mes yeux !*

L'ÉPOUX

*Tes cheveux sont pareils à des troupeaux de chèvres
Poursuivant sur les monts leurs chemins contumiers.*

L'ÉPOUSE

*La myrrhe, ô bien-aimé, distille de tes lèvres,
Tes cheveux sont pareils aux pousses des palmiers.*

L'ÉPOUX

*Tes mains qui des couleurs de l'aurore sont teintes
Semblent deux papillons autour de toi volant.*